

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 16

Artikel: Course au Stelvio
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la fête le soir du troisième jour. Le programme du premier concert contient une *ouverture*, des scènes de la légende de *Frithjof*, pour chœur d'hommes, et le *Magnificat* de S. Bach. La composition musicale de l'avant-dernière œuvre est de Max Bruch, jeune auteur de grand talent et qui fait événement en Allemagne; le *Magnificat* est une des plus puissantes créations du grand maître.

Le second concert est destiné au grand oratorio: *Judas Machabée*, de Haëndel, dont les chœurs sont d'un caractère très élevé et grandiose.

Le troisième concert est consacré aux œuvres instrumentales (*Symphonie de Beethoven*, ouverture, etc.) et à des solos dits par des artistes distingués appelés à concourir à la fête.

Le grand bâtiment de la halle aux blés se transforme en vaste salle de concerts, apte à recevoir un très-grand nombre d'exécutants et d'auditeurs.

Le comité d'organisation, dans sa circulaire adressée aux sociétés, promet aux sociétaires (aux dames spécialement) une réception des plus cordiales de la part des familles honorables où ils seront reçus pendant leur séjour à Zurich. Il insiste aussi sur la haute portée artistique de l'exécution des grandes œuvres instrumentales et vocales par des masses réunies, et il espère que cette fête prouvera une fois de plus que, dans notre petite république, nous savons, même en matière d'art, arriver à de beaux résultats par la libre volonté et l'union des forces.

Un jeune peintre vaudois.

Par la création du musée qui porte son nom, Arlaud a réalisé un noble but, celui d'encourager, de stimuler chez nous l'art de la peinture, en nous dotant à la fois d'un local spécial pour une école de dessin et de grandes salles destinées à une galerie de tableaux, qui reçoivent d'abord les aquarelles de Ducros et les belles toiles dûes au pinceau du promoteur de l'institution. Plusieurs généreux dons étant venus s'ajouter aux précédents, et l'Etat ayant fait successivement l'acquisition de quelques tableaux d'un grand mérite, on forma ainsi une collection assez importante, qui s'augmente de jour en jour. Elle se compose, en grande partie, de tableaux d'artistes suisses, parmi lesquels les peintres vaudois occupent une large place: Brandouin, Ducros, Kaysermann, Arlaud, Gleyre, Van Muyden, Vautier, Morel-Fatio, Girardet, Calame, Diday, Bryner, Bocion, Bonnet, Piot, etc., y sont dignement représentés. Notre pays peut certainement être fier de posséder un contingent d'artistes aussi distingués et nous sommes heureux de pouvoir dire que, dans un avenir peu éloigné, nous espérons voir un de nos jeunes compatriotes, M. Wuillermet, prendre un rang honorable parmi les noms que nous venons de citer.

M. Wuillermet a été à bonne école; il est élève de M. Bryner et a su profiter de ses leçons.

Dans le courant de l'année dernière, différentes copies faites par ce jeune peintre furent exposées en vente et frappèrent les connaisseurs par leur parfaite fidélité; aussi ne tardèrent-elles pas à être achetées;

toutes devinrent la propriété de véritables amateurs de peinture. Encouragé de toutes parts, M. Wuillermet continua à travailler en faisant de sensibles et rapides progrès. Au nombre de ses copies, on peut citer le *Rosenlauri*, de Diday; le *Cache cache*, de Van Muyden; le *Retour de la montagne*, de Girardet; le *Lac des Quatre-Cantons*, de Veillon, dont l'Etat vient de faire l'acquisition, et le *Dimanche d'été*, de Vautier. Cette dernière copie, l'une des plus belles du jeune peintre, est maintenant exposée au bureau du *Conteur vaudois*, place St-Laurent.

Quelques personnes ont témoigné le regret de voir M. Wuillermet se borner à des copies; nous ferions la même observation; si nous ne savions pas qu'il n'a que 17 ans, qu'il aspire avec ardeur au moment de voler de ses propres ailes et possède de nombreux croquis, des études d'après nature que sa modestie lui a fait laisser longtemps en portefeuille, mais qui se reproduiront bientôt dans de charmants tableaux.

Notre jeune compatriote a tout pour réussir dans la belle carrière qu'il poursuit. Il est avant tout excellent dessinateur; il a le coup de pinceau sûr, beaucoup de goût et une étonnante facilité de travail.

Puisse-t-il continuer à associer au mérite de son talent son amabilité et sa modestie, deux choses qui portent toujours dans la vie, pour ceux qui les pratiquent, les fruits les plus agréables et les plus utiles. Puisse-t-il rencontrer l'appui bienveillant et les précieux conseils de ses aînés dans l'art de la peinture et savoir les mettre à profit. Il travaillera ainsi à justifier les espérances qu'il a fait naître et à doter son pays d'un peintre de plus.

L. M.

Course au Stelvio.

L'Engadine, cette belle et originale vallée, offrait, en juillet 1866, l'aspect le plus animé, le plus pittoresque, grâce aux troupes fédérales qui la sillonnaient. Partout on entendait le tambour ou les fanfares; c'étaient des marches, des contre-marches, des corps qui changeaient de cantonnements, tel bataillon qui partait, tel autre qui arrivait, débouchant du Julier ou de l'Albula; et rien de nouveau, d'imprévu comme cet appareil de guerre au milieu de ces grands paysages. Toutefois, j'aurais préféré visiter l'Engadine en temps ordinaire et dans son calme habituel, mon voyage en aurait été plus commode, plus facile; mais on voyage quand on peut et comme on peut. J'ai éprouvé certainement un vif plaisir à rencontrer à Cernetz, dans la Basse-Engadine, un magnifique bataillon des Grisons, une demi-batterie de montagne et un escadron de guides; je me suis dit: Voilà de bonnes troupes, des soldats qui défendront mieux leur patrie que ces murs de granit qui l'entourent; et pourtant, le dirai-je, je les aurais admirés davantage encore à distance, chez eux, car ils envahissaient tous les coins et les recoins des hôtels, et je fus relégué dans une chambrette borgne, sous l'avant-toit, n'ayant guère plus de deux mètres carrés d'espace pour me mouvoir et me coucher. Or, demandez aux botanistes s'il n'y a rien de plus fâcheux que d'arriver au gîte avec une moisson de plantes à mettre en papier, à soigner,

à faire sécher, et de se trouver confiné, relégué dans un misérable coin où l'on ne peut se retourner.

Un autre désagrément de l'occupation militaire, ce sont les exigences de la police. Le matin du 25 juillet, comme je parlais pour la vallée de Münster et le Stelvio, je fus bien dûment arrêté, parce que je n'avais pas de papiers. J'eus beau pester, m'indigner, protester contre un fait aussi monstrueux, en Suisse, en pleine paix; le gendarme fut inflexible; il avait reçu de Coire des ordres sévères et il les exécutait. Je demandai alors à être conduit chez le préfet, mais il n'y en a point à Cernetz.

— Eh bien! allons chez l'amman (ou le président de la commune).

— Soit.

Le président, que nous primes au saut du lit, m'adressa quelques questions. Je répondis en déclinant mes noms et qualités, ajoutant que je trouvais un peu fort d'être arrêté à propos de bottes, au centre d'un canton suisse; qu'au surplus je comptais bien m'adresser à qui de droit si j'étais inquiet davantage. Là-dessus, j'exhibai des lettres qui établissaient mon identité et dont le président se déclara satisfait. Je pus alors continuer ma route, mais le malencontreux gendarme m'avait fait perdre deux grandes heures.

— A quoi bon la neutralité, m'écriai-je de fort mauvaise humeur, sur la route de Münster, si, pour la moindre émotion qu'il y a en Europe, nous devons être l'arme au bras sur la frontière et souffrir d'un quasi état de siège.

La vallée de Münster est un pays perdu aux confins des Grisons et du Tyrol. C'est une belle contrée, mais elle serait plus riche et plus riante si elle n'était désolée par ses torrents. On y compte une demi-douzaine de villages, dont les deux principaux, Santa-Maria et Münster, ont une population d'environ 800 âmes.

De Santa-Maria on monte au Stelvio par le val Muranza et le col de l'Umbrail. Le sommet de l'Umbrail n'est qu'à une portée de fusil de la quatrième *cantoniera* et de la superbe route autrichienne qui franchit le Stelvio, à une altitude de 2800 mètres environ. Voir la carte Dufour.

J'avais pris à Santa-Maria un jeune homme qui devait me servir de guide et de porteur et j'étais parti, malgré les menaces d'un ciel d'orage, bien décidé à pousser une pointe jusqu'au sommet du Stelvio et à voir les Autrichiens. Et maintenant je vous fais grâce de l'herborisation, d'ailleurs elle fut en partie manquée.

Deux postes de troupes fédérales, s'appuyant au bataillon cantonné à Santa-Maria, occupaient le val Muranza, tandis qu'un poste avancé surveillait le sommet de l'Umbrail. Un télégraphe improvisé aboutissait au poste inférieur, où le fil pénétrait dans la baraque du commandant. Autant par curiosité que pour savoir si je pourrais atteindre le Stelvio, où se trouvaient alors deux bataillons de chasseurs tyroliens, je me fis introduire auprès de cet officier, et je vis un beau capitaine qui rédigeait une dépêche et qui me dit qu'en bourgeois je pouvais passer. Je saluai et nous poursuivîmes, non sans avoir jeté un regard inquiet sur le haut du vallon qui s'assombrissait de plus en plus.

Une heure et demie au-dessus du poste inférieur, nous trouvâmes le second poste, baraqué autour du châlet de l'alpe Muranza. Là, bon gré, mal gré, il fallut faire halte, car il pleuvait dru, une vraie pluie de montagne, et il n'était pas bien sûr que nous puissions nous abriter à la quatrième *cantoniera*, qui était pleine de troupes.

— *Der Wirth ist scho lang furt, es sind lauter Militäre drobe* (l'aubergiste italien a déguerpi depuis longtemps, il n'y a plus que des militaires là-haut), nous dit un brave sergent zuricois qui vidait au coin du feu une gamelle de lait bouilli.

— Réchauffons-nous d'abord, nous aviserons ensuite, dis-je à mon guide, et nous primes place autour du feu, où les pâtres nous servirent aussi du lait bouilli.

Cependant la pluie cessait et des déchirures bleues se faisaient çà et là dans le ciel, tandis qu'un brouillard blanc se traînait sur les hauts gazons de la montagne.

Rien de splendide, dans les Alpes, comme ces brusques éclaircies entre deux averses, et aussi rien de plus réjouissant pour le voyageur, qui entrevoit la possibilité d'atteindre son but. Aussi nous partîmes d'un pas rapide, et moins d'une heure et demie plus tard, nous nous trouvions en face du premier poste autrichien, sur le petit plateau de l'Umbrail, à quelques pas de la frontière suisse. La pluie avait recommencé plus serrée que jamais; une pluie froide et mêlée de neige.

— Y a-t-il moyen de se réfugier à la *cantoniera*? demandai-je, en allemand, à la sentinelle.

— *Non sa, non Tedesco*, me répondit le soldat. Ce premier Autrichien était un Italien du Trentin, et il s'était battu les jours précédents contre les Italiens, aux environs de Bormio. Sur le petit plateau, outre ce poste de quelques hommes, on voyait la fosse où, moins de quarante-huit heures auparavant, les Autrichiens avaient enterré un mort, un chasseur tyrolien, tué plus bas dans la vallée. Un petit tertre et une croix de bois la désignaient aux regards.

Cependant un caporal s'était avancé, un Allemand cette fois. Il me dit qu'il ne savait si nous pouvions entrer, mais qu'il allait faire demander au major. Un homme partit et revint au bout d'un quart-d'heure.

— *Der major will mit dem Herrn reden; kommen Sie nur mit* (le major désire vous parler, suivez-moi seulement). Et le soldat nous conduisit à la *cantoniera*. C'est un vaste bâtiment en carré long, bas, massif, aux fenêtres étroites et aux murs épais; une formidable caserne plutôt qu'une hôtellerie. Notre guide nous fit traverser de longs corridors, occupés par deux rangées de soldats se reposant assis ou couchés sur la paille. Ils étaient en capote grise et portaient ce bonnet de police à retroussis, particulier aux troupes autrichiennes. Nous trouvâmes le major dans une petite salle du premier étage; il causait avec quelques officiers, auprès d'un bon feu de cheminée. J'exposai le but de ma visite au Stelvio, station botanique fort intéressante, et comment la pluie nous avait forcés à chercher un refuge à la *cantoniera*.

— Bien, bien, me répondit le major en bon français;

alors vous êtes notre hôte. Chauffez-vous, je vous prie, et acceptez le dîner du soldat ; on va servir. Le guide peut aller à la cuisine et se faire donner de la soupe. Il n'y avait pas moyen de refuser une hospitalité aussi cordiale.

Le dîner fut très animé ; on causa beaucoup de la guerre, puis de la Prusse, de l'Italie et de l'Autriche. La Suisse elle-même eut son tour ; le major avait séjourné deux ans à Zurich, et le chirurgien connaissait Clarens et Montreux. On servit le café dans des verres, et le major demanda des cigares. Je me hâtai de lui présenter quelques grandses bien secs, et il en fuma un avec un sensible plaisir. Le pauvre homme ! il en était réduit à ces affreux queue-de-rat d'Italie avec une paille au bout !

Le dîner terminé, le chirurgien voulut voir mes plantes. Je n'avait pas fait une bien riche récolte, mais il s'y trouvait une ou deux raretés du val Muranza. De son côté, ayant cueilli quelques fleurs le matin, il me pria de les lui nommer ; et nous voilà causant, discutant, et passant en revue la flore des hautes Alpes.

Mais le temps s'écoulait rapidement, et si enchanté que je fusse de la société de mes hôtes, je devais songer au retour à Santa-Maria. Je pris donc congé et nous repartîmes. J'emportai, en souvenir de ma visite, un petit morceau de pain de munition autrichien. Certes, ce pain n'est ni bien blanc, ni bien délicat : je n'ai vu nulle part de pain plus noir et plus dur, et vraiment, le pain de nos milices est un bonbon auprès de ce comestible lourd et indigeste que les officiers autrichiens partagent avec leurs soldats.

Le sommet du Stelvio étant encore couvert de neige, il n'était pas question d'y herboriser ; j'abandonnai donc l'idée d'y monter et nous repartîmes pour Santa-Maria, où nous arrivâmes au soir, après une dernière averse, plus persistante et plus désagréable que les premières.

Et voilà comment, tandis que j'étais arrêté la veille à Cernetz, je dinais le lendemain avec l'état-major autrichien du Stelvio.

L. FAVRAT.

Dans la dernière séance de la Société vaudoise des sciences naturelles, M. le Dr Aug. Chavannes a indiqué les résultats obtenus cette année dans les établissements de pisciculture du moulin Cosseau, près d'Yverdon, et de Gland. Dans le premier, 120,000 œufs ont donné environ 100,000 petites truites, qui ont été lâchées dans le ruisseau menant au lac.

A Gland, l'établissement pourrait contenir 800,000 œufs ; malheureusement la poissine de Grandson n'a pas pu fournir plus de 180,000 œufs, et, de ce nombre, on a obtenu environ 120,000 truites, qui ont été lâchées dans la Promenthouse.

Il faut espérer que nos bons voisins les Genevois, qui profitent de nos efforts pour le repeuplement du lac, voudront bien prendre des mesures pour aider notre établissement de Gland à enrichir le Léman.

Dans la même séance, M. le prof. Renevier a entretenu la Société des découvertes d'un géologue anglais, M. Tawny, qui réside à Clarens et étudie nos Alpes.

L'une de ces découvertes peut avoir une certaine importance ; il s'agit d'un gisement de coprolithes ou excréments fossiles de poissons dans le ravin du Pissot, au-dessus de Villeneuve.

Depuis quelques années, on a reconnu que ces coprolithes, quoiqu'ils soient pétrifiés, constituent un puissant engrais, et, soit en France, soit en Angleterre, on exploite ce fumier pétrifié avec avantage. Si la couche mentionnée par M. Renevier est importante, Messieurs les géologues pourront se vanter d'avoir rendu un bon service à notre agriculture.

Nous recevons encore du comité de la Société typographique la lettre suivante ; nous consentons d'autant plus à la publier que nous comprenons que la grève a dû fournir des loisirs à plusieurs de ces Messieurs et qu'ils ne peuvent mieux faire que de couvrir de leur prose les colonnes de nos journaux ; comme nous ne sommes pas d'humeur à soutenir une polémique qui paraît faire le plus grand plaisir à M. Rochat, nous nous bornons à maintenir ce que nous avons dit dans nos derniers numéros, tout en constatant que l'honorable président cherche à justifier, mais ne nie pas ce qu'il veut bien appeler des *conflits accidentels* !

A la rédaction du *Conteur Vaudois*.

Messieurs !

Maintenez tant que vous voudrez votre opinion sur les grèves, mais n'insinuez pas que nous exerçons la loi du plus fort, car vous devez savoir que cette loi est impossible dans le canton de Vaud et qu'à un point de vue plus général, c'est la classe ouvrière qui subit la loi du plus fort depuis toute antiquité.

Dans un moment de crise, la vivacité, la véhémence peut facilement être interprétée comme une menace et un moyen d'intimidation. Il est d'ailleurs facile à comprendre que, dans les cas de ce genre, ces dispositions existent des deux côtés.

Du reste, de rares conflits accidentels entre jeunes gens ne peuvent intervertir un système d'ordre social aussi solidement établi que le nôtre et ne peuvent pas plus inculper une cause en discussion que les fréquentes rixes des foires et des abbayes militaires ne peuvent incriminer l'institution des marchés publics et le personnel de l'armée.

Tout en discutant, tâchons de laisser autant que possible les choses ce qu'elles sont. Les grèves : un accord entre des ouvriers pour interrompre leurs travaux dans un but déterminé, ce qui est compatible avec la liberté d'industrie, et, de plus, certainement licite, puisque c'est une application des principes et du droit d'association ; la question des apprentis : un débat déjà aux neuf-dixièmes terminé entre les patrons et les ouvriers ; les conflits : des affaires individuelles qui peuvent naître des circonstances actuelles comme elles naissent de toute autre difficulté et que l'on ne supprimera pas plus que les guerres entre les Etats.

En vous priant de vouloir bien accueillir encore la présente dans vos colonnes, j'ai l'honneur, Messieurs, de vous présenter l'assurance de ma considération distinguée.

Lausanne, le 11 avril 1867.

Pour le comité de la Société typographique,
Le président,
Marc ROCHAT.

Ici se termine, pour nous, toute discussion relative à la grève des typographes. Nous n'accepterons donc aucune nouvelle communication à ce sujet. — *Réd.*

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.